



## Oratoire de France

### **La modernité et le renouveau de la pensée chrétienne, avec le Père Lucien Laberthonnière [1860-1932]**

(Texte extrait d'une conférence donnée par le Père Gilbert Caffin à l'occasion du 400<sup>ème</sup> anniversaire de l'Oratoire de France, en 2011, qui fera l'objet d'une publication sous le titre « Grandes figures de l'Oratoire », Cerf, 2013). œ

On désigne par crise moderniste une crise des valeurs affectant les sociétés catholiques au début du XX<sup>e</sup> siècle. Dans le sens catholique, le terme « modernisme » désigne en effet un courant intellectuel se développant de 1902 à 1908, qui se caractérise par un relativisme vis-à-vis des valeurs de l'Église et une propension à la sécularisation. Le terme est employé par le pape Pie X dans son encyclique Pascendi Dominici Gregis (1907) qui le condamne en dénonçant « les erreurs du modernisme », mais n'a jamais été adopté par les prétendus modernistes eux-mêmes. La crise moderniste commence en fait au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, alors que le Syllabus et l'essai de Darwin ont reconfiguré l'ensemble de l'intelligentsia européenne. Elle se prolonge jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle et affecte durablement cinq pays d'Europe occidentale : l'Allemagne, l'Angleterre, la Belgique, la France et l'Italie, tandis que le Canada francophone connaît à cet égard un sort spécifique.

(...) Pour Laberthonnière, il s'agit aussi d'être attentif aux questionnements du temps. Pour lui, le monde n'est pas un adversaire, on doit y porter le témoignage de l'Évangile. Nous lirons, durant le récit de sa vie, sa profession de foi sur ce point. Dans ce

temps de forte turbulence de la société française, il fallait porter le message du Christ sans se sentir autre que ce monde ou en dehors du monde. L'Église catholique était encore sous le choc de la condamnation par Rome du monde moderne (Syllabus publié par Pie IX, 1864). Et cela continua avec Pie X, comme nous le verrons.

Le concile Vatican II (1962-1965) souhaita la réconciliation de l'Église et du monde, l'Église ne voulait plus s'opposer et condamner, mais comprendre et témoigner : heureusement, il y eut des précurseurs.

Comment interpréter les événements historiques du passé et du présent ? Comment découvrir les signes du temps, comme le souhaitait Jean XXIII ?

De nouveau, la question pour nous : quel témoignage aujourd'hui de la part d'un disciple du Christ ?

Après la lutte pour les libertés (la révolution de 1789) et les revendications pour l'égalité des Droits de tous (les révolutions du XIXe siècle), ne sommes-nous pas en train d'entendre l'appel de l'urgence à la fraternité, pour « le vivre ensemble » sur cette Terre ? Comment faire entendre l'Évangile dans cet appel ?

(...)

La vie de Laberthonnière fut une vie risquée. Le Père Laberthonnière avec sa « Métaphysique de la charité » nous donne des outils conceptuels pour harmoniser à frais nouveaux la cohérence entre le cœur et la raison, la foi et la science, l'expérience et la pensée.

**1° - Une vie vouée à la quête de la vérité quoiqu'il en coûte**

Sans doute le fait seul d'entrer en soi-même pour se formuler à soi-même une conception, pour composer le poème de sa vie, est déjà un acte de courage, un pas vers la lumière et vers l'idéal moral. Ainsi le Père Laberthonnière le vécut-il pour lui-même en l'écrivant pour les autres.

La vie de cet homme fut emportée dans la tourmente de la crise moderniste qui a blessé l'Église catholique au début du XXe siècle et pourtant, même s'il est injustement oublié, son œuvre et son courage restent exemplaires pour notre temps.

Malgré leur désaccord en fin de parcours, son ami le plus cher, Maurice Blondel, a pu écrire au cardinal Mercier le 15 janvier 1922 :

*« L'œuvre du P. Laberthonnière [...] sera connue tôt ou tard dans son intégralité : cette œuvre, je crois pouvoir l'attester en connaissance de cause, apparaîtra plus grande, plus forte, plus foncièrement philosophique et chrétienne que celle d'un Malebranche ou d'un Newman. »*

Essayons d'évoquer le poème de cette vie qui se termine dans la solitude et le silence, drame du malentendu mais aussi de la délation dans la confusion des soubresauts de l'autoritarisme romain de l'Église en conflit ouvert avec la modernité.

Pierre Colin, ancien professeur de philosophie à l'Institut catholique de Paris, a bien résumé l'incompréhensible de ce drame :

*« En juin 1903, le Père Lucien Laberthonnière fait paraître son livre, les Essais de philosophie religieuse. Le livre sera mis à l'Index le 5 avril 1906, en même temps qu'un autre ouvrage du même auteur, Le réalisme chrétien et l'idéalisme grec. Il est aujourd'hui difficile de comprendre, à la seule lecture de ces ouvrages, la raison de cette condamnation. Mais Laberthonnière sera, parmi les victimes de la crise moderniste, l'une des plus*

*injustement traitées. Les autorités doctrinales de l'Église catholique le mettront dans la pire des situations que puissent connaître un intellectuel ou un apôtre en lui interdisant de publier et même de parler en public. Or, tout en étant meurtri et parfois amer, Laberthonnière restera viscéralement attaché à cette Église qui semblait incapable de reconnaître la valeur évangélique de sa « Métaphysique de la charité ». Comment expliquer une telle condamnation préventive, ne portant pas seulement sur les écrits publiés, mais sur les écrits ou les paroles à venir ? Que disait-il et qu'avait-il à dire qui soit susceptible de soulever une telle réprobation et une telle crainte ? »*

Il faut, sans doute pour comprendre, rejoindre la posture fondamentale qu'il adopta et qu'il conseillait d'avoir à ses nombreux lecteurs et correspondants de divers horizons et de tout âge ; il s'agit d'une réflexion sur la manière la plus efficace de « convertir » la « mentalité » de son temps :

*« Il faut commencer par la prendre telle qu'elle est avec tout ce qu'elle comporte et tout ce qu'elle contient ; afin de l'atteindre, il est nécessaire d'abord en un sens de l'accueillir ; de nous ouvrir à elle par charité vraie, de vivre par sympathie ses idées, ses aspirations, ses illusions mêmes ; de nous mettre avec elle dans le rang pour faire œuvre scientifique et philosophique ; de nous poser les questions qu'elle se pose, de sentir les difficultés auxquelles elle se heurte, de souffrir de ses doutes et de porter le poids de ses négations. [...] Le Christ nous a communiqué sa vérité en se faisant l'un de nous, le plus humble et le plus misérable, en vivant parmi nous et en parlant notre langue. »*

Cette sympathie avec son temps ne pouvait qu'inquiéter une autorité affolée par les remises en cause dues à l'esprit critique que l'homme revendiquait depuis le Siècle des Lumières. Au lieu de condamner ce

dernier, Laberthonnière s'en saisit pour relire le message évangélique et en vivre intensément grâce justement à l'exigence de cet esprit.

En effet, telle était bien pour lui l'exigence d'une vie dont il prit conscience dès sa jeunesse.

## **2° - L'origine de sa vocation**

Né dans l'Indre, à Chazelet non loin de Bourges, le 5 octobre 1860, Lucien est le fils d'un sabotier de village et d'une mère lingère. Dernier de quatre frères et d'une sœur, il puisa dans cette modeste famille la force de la rigueur, du courage et beaucoup d'affection.

Après des années heureuses au petit séminaire de Saint-Gaultier, surmontant beaucoup de troubles et d'hésitations pour avancer dans cette voie, il entre enfin au grand séminaire de Bourges en 1880. Lors des vacances de 1881, il a pu écrire ce retour sur sa jeunesse qui montre combien il fut marqué à la fois par les poètes du romantisme – Chateaubriand, Lamartine, Musset – et par les philosophes en quête de vérité : en lui le cœur et l'esprit ne se quittent jamais et cela durant toute sa vie.

Dans cette demeure où je suis né, où enfant j'ai tour à tour joué et pleuré, sans souci sans alarme, voilà que maintenant jeune homme au cœur attristé par la vie, je viens passer des nuits entières à suivre le cours rapide de mes pensées. Dans ces chemins, près de ces fontaines où ma mère jadis quelquefois m'envoyait conduire un petit troupeau d'oies, j'erre maintenant en lisant quelque ouvrage de philosophie. [...] Platon, Leibniz, Descartes [...]. Que je suis donc changé. Mais le petit paysan et gardeur d'oies du temps jadis n'était-il pas plus heureux et meilleur que le philosophe d'aujourd'hui .

Et pourtant cet engagement de toute sa vie apparaîtrait déjà en classe de rhétorique. Il écrira :

*« Ayant lu une étude sur Pascal, je fus profondément ému. Dès lors, cette pensée se dégagait lentement de mon esprit, je dois au moins essayer de déchiffrer l'énigme de la vie. »*

Ordonné prêtre à Bourges en 1886, il demande tout de suite à entrer à l'Oratoire fondé en 1611 par Pierre de Bérulle et disparu à la Révolution. Cette congrégation venait d'être restaurée en 1852 par un Père Gratry dont le projet l'impressionnait : réconcilier l'esprit scientifique antireligieux du temps avec la foi chrétienne. À la fin de sa retraite de probation, le père Mariote, disciple passionné de Gratry, déclara à ce jeune candidat : « Vous devez venir avec nous », et Laberthonnière ajoutait en rapportant ce souvenir : « Et je suis venu ».

Dans cette congrégation tendue entre le ministère intellectuel et la pédagogie des collèges, il put à la fois vivre l'un et l'autre avec passion. Devenu professeur de philosophie à l'ancienne Académie royale de Juilly fondée et confiée à l'Oratoire par Louis XIII, il y compléta son cursus universitaire et reçut de plus en plus de responsabilités. Devenu en 1897 directeur du jeune Collège Massillon à Paris, il participa au plus haut niveau de la République aux efforts de modernisation des programmes scolaires. L'éducation fut pour lui le lieu privilégié d'application de sa pensée. Il put écrire en 1901 ce livre encore pertinent aujourd'hui, *Théorie de l'éducation*, longue méditation sur les rapports de l'autorité et de la liberté. La primauté de la valeur de la personne qui le hante lui a fait écrire ces phrases restées phares dans la tradition oratorienne de l'éducation aujourd'hui :

Les esprits n'appartiennent à personne et personne n'a le droit de chercher à les prendre. On ne les conquiert qu'en se donnant à eux

pour obtenir qu'ils se donnent à leur tour. Dieu se comporte ainsi avec l'humanité.

Il est temps d'essayer en effet de résumer cette pensée tant appréciée, éclairante pour beaucoup et si redoutée par d'autres comme pouvant mettre en péril l'édifice de l'Église romaine.

### **3° - L'élaboration de sa pensée**

Avant d'aller au cœur de son inspiration, il faut comprendre cet homme aux prises avec ce qu'il juge comme étant les déviations de la doctrine chrétienne qui en masquent la beauté et détournent tant de gens de sa source vitale pour ce monde.

Il récuse l'interprétation thomiste dont la pensée rudimentaire lui avait été infligée au grand séminaire. Mais l'approchant de plus près, il veut dégager la pensée chrétienne de ces influences aristotéliennes qu'ils jugent néfastes et païennes. La polémique de plus en plus radicale qui en découle va le mettre en conflit avec la pensée la plus officielle de l'Église. En effet, le Pape Léon XIII a voulu que le thomisme devienne la philosophie de base enseignée dans les séminaires du monde entier. S'appuyant sur Descartes et l'initiative du sujet pensant, Laberthonnière récuse l'extériorité de cette démarche. L'intériorité de tout homme est pour lui le point de départ pour ne pas dire le lieu obligé de toute recherche de la connaissance sur l'homme.

Pourtant, après de longues études sur le cartésianisme en deux importants volumes qui seront publiés après sa mort, il s'en écarte tout en lui gardant reconnaissance et admiration. Là va poindre la principale contestation de sa pensée : il se veut philosophe et non théologien et pourtant il s'éloignera de Descartes sur le rôle attribué à Dieu. Le mettre à l'origine de la personne en y trouvant l'idée d'infini ne suffit pas à Laberthonnière, pour qui Descartes remise bien vite

Dieu dans un placard pour ensuite suivre sa route de la connaissance sans plus s'en préoccuper. Laberthonnière regrettera que Descartes se satisfasse, comme il dit, de la foi du charbonnier pour rester chrétien.

Car telle est bien la question pour notre penseur. La recherche de la vérité par la seule raison ne peut suffire, il faut selon lui qu'elle soit expérimentée dans la vie. Toujours le cœur et l'esprit. Il rejoint là les critiques de Pascal et avec lui retrouve l'inspiration de saint Augustin et de Bérulle ; cependant, bien qu'oratorien, il avoue n'avoir étudié que fort tard le fondateur de l'Oratoire.

En 1894, il lit avec enthousiasme *L'Action* de Maurice Blondel. Enfin il rencontre l'interlocuteur tant espéré. Une première lettre établit un contact qui deviendra une amitié de plus de trente ans. Ils vont cheminer ensemble avec la même passion de la vérité et de l'unité de la personne humaine. Que de temps passés ensemble ici et là. S'ils en viennent à se séparer avec tristesse au cours des années 1920-1928, c'est pourtant au nom de la rigueur de l'engagement. Laberthonnière doute de la fidélité de son ami à leur combat commun. Il lui reproche de s'être compromis et de s'incliner devant l'autorité de Rome qu'il juge abusive. Il serait trop long ici d'en analyser les raisons. Ce qu'on a appelé le second Blondel, plus conformiste, le déçoit.

Durant ce temps de la maturation de sa pensée, il va chercher à comprendre l'apport des mystiques. Il entre en débat autour de la publication du livre de J. Baruzi, professeur au collège de France, sur saint Jean de la Croix (1925), livre attaqué par les tenants de l'interprétation religieuse qui trouvaient que ce livre réduisait à la seule portée philosophique l'enseignement du maître spirituel. Laberthonnière l'apprécie justement pour cela comme montrant le chaînon manquant de la quête de la vérité par la seule raison. Il écrira :

*« La vérité dont nous avons à vivre ne se donne pas plus comme on donne une chose qu'elle ne s'impose, comme on impose un*



*carcan. Il faut que chacun la cherche pour son compte à ses risques et périls. « L'âme, dit saint Jean de la Croix, est alors semblable à un voyageur qui s'en va à la découverte de terres inconnues et neuves, en suivant des chemins qu'il ignore. »*

Pour Laberthonnière, l'expérience mystique permet d'entrer plus en profondeur dans l'obscurité de l'intériorité humaine sans pour autant démissionner du désir de la mettre de plus en plus en lumière. Pensée et expérience doivent s'influencer l'une l'autre. Car pour lui, l'intériorité sans cesse visitée permet d'entrer en communication avec les autres, porteurs de la même trace, celle de l'Autre révélant à chacun l'inouï de son Amour.

Nous arrivons ainsi au centre de sa pensée : l'Amour est antérieur à l'Être et l'amour relie soi-même, Dieu et les autres.

Aussi va-t-il élaborer tout au long de sa vie ce qu'il appellera la « métaphysique de la charité ».

Pourtant, il veut rester philosophe et garder la pertinence de sa pensée avec ceux qui revendiquent la liberté de la recherche loin de tout dogmatisme théologique. D'où son intérêt pour toutes les œuvres de Bergson qui paraissent au long de ces années et avec qui il restera toujours en débat constructif : voir leur passionnante correspondance. Cette posture lui vaudra d'être contesté de part et d'autre, les uns, l'aile laïque universitaire, lui refusant le titre de philosophe, les autres, les spirituels chrétiens, lui déniaient sa capacité d'éclairer la foi des croyants.

Voilà notre homme inclassable. Et pourtant toute son œuvre est une tentative pour trouver la cohérence entre le cœur et la raison, la foi et la science, l'expérience et la pensée.

Pour défendre la spécificité du christianisme, Laberthonnière s'est condamné à penser contre beaucoup de penseurs anciens et modernes. On peut regretter qu'il l'ait fait avec autant de véhémence.

Ainsi Mgr Maurice Nédoncelle concluait-il son étude de la pensée de Laberthonnière à propos de la grâce chez Jansénius. Dans un recueil de textes collationnés sur ce sujet et édités après la mort de l'oratorien par son ami Canet, on peut lire ce passage éclairant sur la vision intellectuelle et spirituelle de Laberthonnière :

Jansénius n'a pas compris que ce qui est naturellement en emprise devient don et ce qui est naturellement fatalité devient liberté. L'ordre surnaturel, c'est Dieu au-dedans, Dieu vécu, Dieu aimable, Dieu se donnant. L'ordre naturel, c'est Dieu au dehors, Dieu subi, Dieu qui s'impose. On voit Dieu ainsi tant qu'on ne s'est pas rendu, tant qu'on n'est pas sorti de soi .

Sa pensée est une pensée engagée dans l'action, si chère à son ami Blondel.

Il soutiendra les efforts du Sillon de Marc Sangnier.

Il en viendra à écrire pour l'évêque de Nice la lettre des évêques de France face à la guerre de 1914, en réponse à la lettre des évêques allemands. Il est de tous les combats quand il sent se dessiner des orientations désastreuses à ses yeux pour les chrétiens.

L'affrontement radical avec l'Action française le fera condamner par le Saint-Siège sans qu'il ne tombe pour autant dans le piège de leur manœuvre. Une démarche significative en témoigne quand il se rend à Rome pour défendre les Annales de philosophie chrétienne. On lui fait savoir que le seul moyen de se sauver de la mise à l'Index serait de contrebalancer le dossier monté contre lui par les gens de l'Action française par un dossier analogue montrant les déviations théologiques de ce mouvement. Il se récrie : « *Je ne suis pas un*

*délateur* ». Il lui est répondu : « *Alors vous serez condamné* ». Et lui de répliquer : « *Alors je serai condamné* ». C'est tout Laberthonnière.

#### **4° - L'incompréhension et le silence**

Cet homme méconnu et combattu ouvre pourtant l'avenir. D'autres après lui, comme les Pères de Lubac, Congar ou Chenu, furent condamnés eux aussi et exilés, mais ils ont pu voir reconnaître par le concile Vatican II le bien-fondé de leur travail de précurseurs. Le Père Laberthonnière n'a pas eu ce bonheur, et pourtant, au moment où il commençait ses cours de théologie au scolasticat jésuite de Fourvière, le Père de Lubac saluait toute la dette qu'il avait à son égard. Le flambeau était passé mais lui n'en verra pas le rebond.

Jusqu'à sa mort il fut pourchassé et cela se produisit de façon mémorable à propos des Conférences de Notre Dame des années 1925, 1926 et 1927 prêchées par le Père Sanson. Son vieil ami Blondel l'en félicitait comme d'un triomphe. Elles furent pourtant stoppées et interdites dès que Rome sut qu'elles venaient de Laberthonnière. Cet événement nous permet de conclure ce portrait par le paradoxe désolant d'une vie.

Dès l'appel que l'archevêque de Paris adresse au Père Sanson – oratorien dont la parole commençait à toucher de plus en plus d'auditoires – afin qu'il prononce les futures Conférences de Carême à la cathédrale de Paris, ce jeune père confia son désarroi à son vénéré aîné condamné au silence : « Je ne suis pas à la hauteur ». Le Père Laberthonnière l'encouragea et lui promit de l'aider, tant est si bien que dès la troisième conférence de 1925 sur « L'inquiétude humaine », les textes furent entièrement écrits par lui tandis que le père Sanson les faisait résonner avec un tel talent et tant d'émotion que cela provoqua un véritable événement, non seulement à Paris mais

dans la France entière. De nombreuses conversions en égrainèrent le parcours et le cardinal en fut si satisfait qu'il maintint le prédicateur dans cette tâche pour les années suivantes.

« Triomphe » écrit Blondel à son ami qui répond :

*« Je suis un singulier triomphateur. On me dit volontiers que suis victime d'une injustice criante mais après cela, on ne s'en inquiète pas le moins du monde. »*

Ce qui n'est pas entièrement vrai : le Père Nouvelle, Supérieur général de l'Oratoire, fit démarche sur démarche à Rome pour faire lever cette condamnation. En vain. La fin de l'affaire montre à quel point l'injustice était bien pensée et voulue.

Le Carême de 1927 levait presque le voile puisque le titre en était «La métaphysique de la charité ». Ce qui déchaîna de nouveau tous les adversaires qui n'en finirent pas de dénoncer à Rome une telle « supercherie ». Derrière Sanson, on sent du Laberthonnière, pourra dire le pape lui-même à la lecture de ces conférences et, malgré la volonté du cardinal de Paris de le laisser continuer étant donné tout le bien qui se faisait ainsi, l'ordre vint de Rome d'interdire au Père Sanson non seulement de poursuivre à Notre-Dame mais durant plusieurs années de s'adonner à tout ministère de prédication publique.

Le père Laberthonnière éprouva une peine extrême d'avoir entraîné son jeune confrère dans son malheur. Cinq ans plus tard, il mourra silencieux et amer sans un seul rayon d'espoir.

Certes, « le 10 octobre 1932, la foule qui se rendit spontanément à ses obsèques a révélé le nombre insoupçonné de ses amis ». Certains lui avaient manifesté leur attachement de son vivant.

Le pasteur Boegner écrira :

*« En 1912, survint dans ma vie un événement, je ne peux qualifier autrement cette rencontre qui devait avoir sur ma pensée des conséquences sans fin. Je fus reçu par le Père Laberthonnière déjà fort âgé et mes visites n'ont plus cessé jusqu'à sa mort. »*

En 1998 eut lieu un colloque en Sorbonne consacré à Laberthonnière, animé par Paul Beillevert, prêtre de l'Oratoire et ancien professeur de philosophie et de théologie au séminaire des oratoriens. Celui-ci met la dernière main aux actes de ce colloque. Leur publication, que des circonstances imprévues ont retardée, permettra, nous l'espérons, de remettre en évidence l'importance de cet homme pour la pensée chrétienne et pour tout homme en quête de percer un peu *« l'énigme de la vie humaine »*.